COMMUNICATION

Communication
Information médias théories pratiques

Vol. 36/2 | 2019
Vol. 36/2

Julien LONGHI (2018), *Du discours comme champ au discours comme terrain*

Paris, L'Harmattan, Coll. « Humanités numériques »

Irène Krymko-Bleton et Paul Bleton

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/communication/10368
ISBN : 978-2-921383-90-5
ISSN : 1920-7344

Éditeur
Université Laval

Ce document vous est offert par Bibliothèque de l'Université Laval

UNIVERSITÉ LAVAL
Bibliothèque

Référence électronique
Irène Krymko-Bleton et Paul Bleton, « Julien LONGHI (2018), *Du discours comme champ au discours comme terrain* », *Communication* [En ligne], Vol. 36/2 | 2019, mis en ligne le 15 juillet 2019, consulté le 22 juillet 2019. URL : http://journals.openedition.org/communication/10368

Ce document a été généré automatiquement le 22 juillet 2019.

Les contenus de la revue *Communication* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Julien LONGHI (2018), *Du discours comme champ au discours comme terrain*

Paris, L'Harmattan, Coll. « Humanités numériques »

Irène Krymko-Bleton et Paul Bleton

RÉFÉRENCE

Julien LONGHI (2018), *Du discours comme champ au discours comme terrain*, Paris, L'Harmattan, Coll. « Humanités numériques »

1 Doit-on se laisser conduire par ce sous-titre explicatif, « Contribution méthodologique à l'analyse sémantique du discours » ? Apparemment explicatif, *analyse sémantique du discours* doit moins s'entendre comme un composé de ces trois notions que comme une expression synthétique renvoyant, certes, à une tradition disciplinaire (de l'*analyse de discours* datant de Michel Pêcheux jusqu'à la *sémantique des textes* de François Rastier), mais surtout à sa reconfiguration, elle-même *work in progress* fait de leçons de pragmatique, de sociolinguistique, de sémantique, de théorie linguistique du sens commun, d'analyse de discours assistée par ordinateur…

2 En raison du chapitre II, « Méthodes : constitution des observables », *contribution méthodologique* prête moins à confusion. En amont, Julien Longhi propose de considérer le discours (annoncé par le sous-titre) comme un *champ*, à la fois dans l'acception sociologique de Pierre Bourdieu (il « sémiotise l'appréhension du monde social », p. 26) et dans celle, phénoménologique[1], de Pierre Cadiot et Yves-Marie Visetti (2001) (qui parlent du « caractère irréductiblement sémiotique de la perception », p. 68). Outre les recommandations habituelles des sociologues sur le terrain (question de départ, spécification du thème général en question d'enquête, elle-même « désabtractisée », décomposée en événements et pratiques sociales), il en découle la promotion méthodologique du *provisoire* et du *variable*. Impermanence relative pour caractériser

l'objet d'étude, afin de tenir compte de la plasticité de l'enquête et de son évolution ; variation, inspirée par la sociolinguistique et par l'évolution d'un Rastier (2011) en direction non seulement d'une approche empirique de l'objet linguistique, mais aussi de sa désubstantification[2] — moins de stabilité dans ce qui est observé, certes, mais plus d'ouverture à des perspectives multiples faisant à travers lui surgir de nouveaux observables. Que faire dès lors des conditions de constitution du corpus classiques en linguistique (sa pertinence, sa cohérence, sa représentativité, son ampleur, son homogénéité, etc.) ? Simplement leur préférer une approche plus souple valorisant cette hétérogénéité relative qui, seule, permet, en remontant à partir des observables, de distinguer les formes d'expression disponibles et les choix sémiodiscursifs, les normes génériques et les statuts discursifs, les discours et les statuts sociologiques[3].

3 Une fois le corpus (provisoirement) établi, l'auteur passe en revue quelques procédures et outils de traitement. L'analyse morphosyntaxique (avec le catégoriseur et lemmatiseur Cordial) repère des régularités caractéristiques des différents genres de discours ; l'analyse en grammaire du sens à la Patrick Charaudeau (avec le logiciel Tropes[4]) fournit une bonne représentation des types de verbes, des types d'adjectifs, etc., qui constituent le style du texte ; l'analyse statistique permet non seulement de caractériser les effectifs lexicaux d'un texte et d'effectuer des comparaisons lexicométriques avec d'autres textes (notamment à l'aide du logiciel Iramuteq), mais aussi d'extraire des classes de sens (mots et phrases les plus significatifs), de représenter graphiquement les cooccurrences (analyse des similitudes) avec le logiciel Alceste et de représenter graphiquement les résultats de l'analyse factorielle de correspondances (fréquence d'un mot dans une partie du texte, sur-représenté ou sous-représenté par rapport à sa fréquence dans l'ensemble, avec Lexico3).

4 Vous voudriez peut-être quelque chose de plus concret ? Nous aussi. Rendez-vous donc au chapitre III. Il décrit la constitution et l'analyse d'un corpus, *Polititweet*[5]. Après quelques précisions sur la manière dont le corpus a été constitué, quelques échantillons et quelques anecdotes sur des obstacles logiciels à contourner, ce chapitre insiste sur le caractère crucial de la *variation* dans la méthode, explique l'antanaclase réunissant dans le titre les deux métaphores agricoles de *champ* et *terrain* et, surtout, fait apparaître à partir de ces *tweets* politiques une conception nouvelle de l'idéologie, inspirée de Sarfati et fondée sur sept critères (p. 95-98) :

- Le statut discursif de l'idéologie se résume à une formule qui est celle de la greffe.
- Le régime sémantique de l'idéologie est polylectale.
- L'état discursif idéologique prétend à l'intemporalité.
- L'idéologie s'articule comme un discours homogène, discursivement lisse.
- L'universalité et l'atemporalité confèrent à l'idéologie un statut de vérité générale, valable pour tous et de tout temps.
- Une idéologie se donne pour autotélique.
- L'idéologie est polychrone.

5 À partir de ces critères, des règles de traitement sont proposées. Par exemple, pour le critère 4, la règle « En ne référant qu'à elle-même, l'idéologie ne devrait pas comporter de marques de discours autre (pas de voix extérieures : pas de guillemets, pas de "selon", pas

de “comme x dit / pense…”, pas de personnes mises en scène) » (p. 100). Le traitement automatique est ensuite validé manuellement.

6 C’est dans la conclusion que l’auteur :

- oppose le surplomb de sa position critique aux « phénomènes sémiotiques complexes, peu saisissables dans le flot communicatif continu et quotidien » (p. 106) ;
- explicite ce qu’est la « demande sociale » pour l’application d’une telle *théorie des objets discursifs* : enjeux citoyens « pour sortir des analyses de surface et des paraphrases journalistiques » (p. 108) et enjeux entrepreneuriaux (« analyse de l’image, de la réputation et de la e-réputation […], expertises sur les discours produits par ou sur les entreprises », « démarches qualité » fondées sur des critères sémiodiscursifs se substituant aux « grilles d’analyse relevant du management ou du marketing », etc., p. 108) ;
- souligne la flexibilité de la *théorie des objets discursifs* pour répondre à ces demandes. Cette *théorie des objets discursifs* concurrence sérieu sement d’autres méthodologies fondamentalement quantitatives[6] (notamment issues de l’informatique) pour analyser les données textuelles[7], de manière multidisciplinaire (avec une multidisciplinarité à géométrie variable). En outre, elle permet de le faire dans une fourchette temporelle allant du temps lent de la recherche approfondie au temps court de l’intervention experte dans les médias, du rythme qui permet de répondre aux « appels d’offres, liés à des demandes territoriales, nationales ou européennes, ainsi qu’à des préoccupations venant d’entreprises » (p. 110) au rythme qui permet de « donner à l’expertise discursive un statut d’éclairage nécessaire dans les débats politiques et médiatiques » (p. 109).

7 Deux courtes annexes donnent des exemples de réponses à des demandes sociales et les étapes d’une analyse de *tweet* (fichier, auteur, interaction et technolangage, contexte spatial et matériel, destin du *tweet*, langue).

8 Paradoxalement, il n’est pas si facile de préciser de quel genre relève ce livre pourtant écrit par un spécialiste de l’analyse de discours attentif à l’importance d’une telle notion. Issue de la recherche universitaire, sa préoccupation méthodologique aurait pu en faire un *manuel* ; ce n’est toutefois pas le cas, même si éventuellement des étudiants qui connaissent déjà un peu l’analyse de discours pourraient y trouver de quoi alimenter leur formation. Alors ? *Exposé* bardé de justifications épistémologiques destinées à des pairs afin de présenter une méthodologie faite moins d’une séquence que d’un faisceau de démarches différentes, mais toutes aimantées par un même noyau théorique (lui-même composite) ? Un opuscule de 150 pages serait-il le meilleur format pour y réussir ? *Instantané essayistique* d’un moment de la réflexion où sont saisis ensemble spéculations théoriques (dans des champs voisins, mais distincts) et problèmes pratiques à résoudre ? Ou recyclage allégé d’une habilitation dont le titre semble couvrir le même domaine[8] ? Ou, comme la conclusion en donne l’indice, *document promotionnel* ou *rapport de recherche* pour justifier une nouvelle demande de subvention ? On le voit, à cette incertitude de lecture correspond une intention d’auteur restée floue, ce qui est le symptôme d’une réflexion pas encore aboutie sur le lectorat visé. Aussi, puisque cette intention n’est pas complètement claire, sans doute est-il nécessaire d’interroger le cadrage contextuel du livre pour en appréhender la fonction.

9 Commençons par ses références — moins pour leur contenu que pour leur forme. Mentor revendiqué, Sarfati reçoit de sympathiques marques de reconnaissance[9] ; le livre n’en reste pas moins presque partout[10] très discret, voire allusif, à propos de sa théorie même lorsque la *théorie des objets discursifs* avoue des emprunts spécifiques au mentor — ainsi, même pourvu d’un paragraphe de commentaires, le tableau de la page 60 reste assez

sibyllin pour qui n'a pas lu le texte même de Sarfati. Aux antipodes de cette anémie informative, quelle surprise que ces 140 entrées de la bibliographie en fin de volume ! Certes, établir sa légitimité dans un domaine qui se revendique très multidisciplinaire impose sans doute le recours à une très longue carte de visite ; mais comme 38 de ces entrées renvoient à Julien Longhi lui-même, on soupçonne derrière cette pléthore une construction préméditée de l'*ethos*, une subreptice affirmation de légitimité.

10 Coquetterie, petite tentation narcissique ? Peut-être, mais pas seulement ni même prioritairement. Après ce que recélaient les références, voyons ce qu'exhibe la collection, dont le nom s'affiche en couverture, « Humanités numériques ». Vocable glosé dans l'exposé des intentions éditoriales puisque, dès ses débuts et dans chaque volume, cette très jeune collection annonce avoir pour objectifs de faire connaître problématiques et travaux actuels sur le renouvellement des humanités via le numérique, des dispositifs techniques vis-à-vis de la transmission et la circulation de connaissances, des différentes appréhensions du numérique, ou encore de l'accès aux savoirs au regard de la médiation symbolique, sémiotique, et technologique des nouveaux médias et supports

11 Objectifs éditoriaux assez ambitieux ou prudence rhétorique de ne pas s'emprisonner dans un carcan liminaire trop étroit ? Quelle qu'en soit la formulation, c'est dans les titres parus que s'incarne vraiment leur réalisation : outre *Du discours comme champ au corpus comme terrain*, trois collectifs (*L'Europe dans les médias en ligne*[11], *La communication numérique, du code à l'information*[12], *Critique du numérique*, analysant prioritairement le discours des acteurs) et une étude d'analyse de discours de Magali Guaresi, *Parler au féminin*[13]. Mais que ces illustrations, cette définition extensionnelle, ne soient pas une tentation pour délaisser ces humanités numériques. La chose n'est pas une nouveauté si l'on en croit le *Companion to digital humanities* dont seul le dernier chapitre était consacré à l'« ère de l'Internet », les trois précédents épluchant et périodisant l'évolution du domaine dans les quatre décennies après 1949[14] ! Mais l'expression calquée de l'anglais *humanités numériques* ne s'impose qu'à partir de la parution du *Companion*. Et en France, le Conseil national des universités ne reconnaît pas encore les humanités numériques comme une discipline de plein droit, même si certaines écoles et universités offrent des formations — par exemple à l'Université de Cergy-Pontoise, où justement enseigne Longhi et où il dirige un Institut des humanités numériques[15]. Et Longhi est justement directeur de la collection « Humanités numériques » chez l'Harmattan. Aussi mince, mal défini et décevant soit *Du discours comme champ au corpus comme terrain*[16], sa fonction clandestine est à replacer dans un bien plus large processus d'institutionnalisation des humanités numériques, dans une recherche de reconnaissance de cette interdiscipline par l'université française. Et la nomination récente de l'auteur comme membre junior à l'Institut universitaire de France augure bien du résultat, à terme.

BIBLIOGRAPHIE

CADIOT, Pierre et Yves-Marie VISETTI (2001), *Pour une théorie des formes sémantiques : motifs, profils, thèmes*, Paris, Presses universitaires de France, Coll. « Formes sémiotiques ».

CANU, Roland, Johann CHAULET et Caroline DATCHARY (dir.) (2018), *Critique du numérique*, Paris, L'Harmattan, Coll. « Humanités numériques ».

GUARESI, Magali (2018), *Parler au féminin : les professions de foi des député.e.s sous la Cinquième République (1958-2007)*, préface de Françoise THÉBAUD, Paris, L'Harmattan, Coll. « Humanités numériques ».

LONGHI, Julien et Jonathan WEBER (dir.) (2017), *La communication numérique, du code à l'information* , Paris, L'Harmattan, Coll. « Humanités numériques ».

RADUT-GAGHO, Luciana, Denisa-Adriana OPREA et Axel BOURSIER (dir.) (2017), *L'Europe dans les médias en ligne*, Paris, L'Harmattan, Coll. « Humanités numériques ».

RASTIER, François (2011), *La mesure et le grain. Sémantique de corpus*, Paris, Honoré Champion, Coll. « Lettres numériques ».

SARFATI, Georges-Elia (2011), « Analyse du discours et sens commun : institution de sens, communautés de sens, doxa et idéologie », dans Jacques GUILHAUMOU et Philippe SCHEPENS (dir.), *Matériaux philosophiques pour l'analyse du discours*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, p. 139-174.

SCHREIBMAN, Susan, Ray SIEMENS et John UNSWORTH (dir.) (2004), *A Companion To Digital Humanities*, Hoboken NJ, Blackwell Publishing.

NOTES

1. Inspirée d'Aron Gurwitsch — l'original américain de sa *Théorie du champ de la conscience* (1964) qu'avait traduit Michel Butor avait paru en 1957, la même année que le fameux roman *La modification* ; par ailleurs, lecteur critique de Maurice Merleau-Ponty, Gurwitsch avait à son tour été lu par le philosophe français au moment où ce dernier écrivait *Le visible et l'invisible* (1964).
2. Pour Aristote et le réalisme transcendant, la substance est l'être dans son essence, ce qui dans le langage donne l'orthonyme univoque, transparent, permanent, qui rassure sur la stabilité du monde puisqu'il le représente adéquatement.
3. Catégories tirées d'une proposition de Georges-Elia Sarfati (2011).
4. Inspiré des travaux de Rodolphe Ghiglione sur l'analyse propositionnelle du discours et sur l'analyse cognitivo-discursive.
5. Il s'agit de *tweets* issus de comptes politiques influents. Le projet CoMeRe (communication médiée par les réseaux) a rendu ce corpus accessible : https://corpuscomere.wordpress.com/. Page consultée le 3 mai 2019.
6. Ce qui n'empêche pas l'objectivation des données langagières de s'effectuer par les statistiques en *théorie des objets discursifs.*
7. « Données » : telle est bien là la divergence fondamentale puisque la *théorie des objets discursifs* ne les considère pas comme des *données*, mais comme un *corpus textuel*, potentiellement constitué et traversé de convergences et divergences qualitatives réclamant interprétation.
8. *La théorie des objets discursifs : concepts, méthodes, contributions.*
9. Comme cette toute première note infrapaginale : « Nous remercions Georges-Elia Sarfati pour ses relectures attentives et nos nombreux échanges » (p. 7).
10. Sauf dans le rappel des critères de définition de l'idéologie, au chapitre III.
11. Illustration du travail de LEMEL, groupe de recherche de l'Université de Cergy-Pontoise portant sur les manières dont les journalistes de différents pays problématisent ou narrativisent l'Europe.
12. Un manuel destiné aux étudiants en métiers du multimédia et de l'Internet.

13. Parue en 2018, issue d'une thèse en histoire, sur les professions de foi des députées de la Cinquième République entre 1958 et 2007, cherchant à évaluer si cette opération discursive visant à légitimer leurs candidatures avait ou non permis de faire évoluer les normes en vigueur au Parlement.
14. La concordance de l'œuvre de Thomas d'Aquin à l'initiative du père Roberto Busa s.j. avait débuté à cette date et a demandé une trentaine d'années.
15. La page Wikipédia « Humanités numériques » donne un bon aperçu des institutions qui leur sont consacrées, en France, dans la francophonie et ailleurs. Humanités numériques (s.d.), Wikipédia, l'encyclopédie libre. [En ligne]. https://fr.wikipedia.org/wiki/Humanités_numériques . Page consultée le 17 mars 2019.
16. Le directeur de collection a vraisemblablement eu de la difficulté à imposer un travail d'édition à son auteur…

AUTEURS

IRÈNE KRYMKO-BLETON

Irène Krymko-Bleton est professeure au département de psychologie, Université du Québec à Montréal. Courriel : krymko-bleton.irene@uqam.ca

PAUL BLETON

Paul Bleton est professeur au département Sciences humaines, lettres et communication, Université Téluq. Courriel : paul.bleton@teluq.ca